

## *À quoi bon la culture ? (2)<sup>1</sup>*

Voilà quelques années, j'ai donné une conférence devant des enseignants, dans un cadre un peu semblable à celui d'aujourd'hui, et je l'avais intitulée : « À quoi bon la culture ? ». En relisant ce que j'avais écrit alors, j'ai découvert que je ne pouvais plus développer mon raisonnement comme je l'avais fait il y a pourtant moins de dix ans. Les derniers événements, violents, qui sont survenus dans le monde, et singulièrement en Europe (je pense bien sûr aux attentats de Paris, mais pas à eux seulement) nous reposent la question d'une manière nouvelle, impérieuse. Nous éprouvons le besoin, en face d'une barbarie qui nous menace directement, de combattre de toutes nos forces, et notamment avec les forces de l'esprit. Et nous éprouvons la nécessité de rassembler nos raisons. Est-ce que, parmi ces raisons, doit figurer ce qu'on appelle la culture ? Est-ce que la culture peut être enseignée, et comment ?

Ce sont de bien vastes questions, et que vous affrontez plus directement que moi. Même si j'ai quelque expérience de l'enseignement (universitaire en l'occurrence), je m'exprime

---

<sup>1</sup> Conférence prononcée à Genève le 11 janvier 2016.

devant vous avec la conscience des limites de mon discours, dans ce qu'il aura peut-être de trop général ou de trop théorique. Mais il est vrai que la question de la transmission, notamment celle du savoir, m'a toujours passionné ; je crois qu'on peut la retrouver en filigrane dans plusieurs de mes essais, et même dans celui de mes romans qui s'appelle *Le Dixième Ciel*, roman qui se situe en pleine Renaissance italienne, c'est-à-dire en une époque avide de renouer avec le savoir antique, afin de le revivifier et de le transmettre à l'avenir. Enfin, ma formation d'helléniste a fait de moi quelqu'un qui s'est passionné pour ce que la pensée grecque a pu apporter à la nôtre, tout en m'éclairant sur ce que la nôtre a de spécifique. Je suis intimement persuadé, comme vous sans nul doute, que le passé est la chair du présent et le sang du futur, et que pour comprendre l'homme d'aujourd'hui et vouloir l'homme de demain, il est bon d'avoir fréquenté quelque peu l'homme d'hier, et les œuvres de son esprit.

\*

Mais justement, une telle certitude n'est pas partagée par tous, il s'en faut. Durant ces dernières décennies, la question : à quoi bon l'étude du passé ? et de manière plus générale : à quoi bon l'étude des œuvres de l'esprit et de l'art humains, à quoi bon la culture ? a été souvent posée par notre société moderne et post-moderne, sur un mode mi-provocateur, mi-désabusé. D'où vient qu'on ait ainsi mis en question la culture, au point de se demander si elle servait à quelque chose ? Ou plus exactement, au point de conclure qu'elle ne servait à rien, qu'elle n'était

rien ? D'où vient que l'homme européen ait à ce point douté de lui-même, qu'il se soit à ce point condamné lui-même ?

Il faut se souvenir que cette auto-critique, avant d'être provocatrice et superficielle, a été grave et profonde. Parce que son origine est sans doute le séisme que les deux guerres mondiales ont provoqué dans l'esprit de l'Europe.

Après 1918, et plus encore après 1945, les tenants de l'humanisme ont dû reconnaître ce qu'on a pu appeler la faillite de *la culture*. Ou plus exactement, la faillite de *l'idéal* auquel elle était associée. Pour se rappeler en quoi consistait cet idéal, il suffit de citer la définition que le poète et critique anglais Matthew Arnold avait donnée de la culture en 1869 : c'est « le grand remède à nos difficultés actuelles », écrivait-il ; [c'est] la poursuite de notre perfection totale par [...] la connaissance [...] de ce qui a été pensé et dit de meilleur dans le monde »<sup>2</sup> ; ou encore : la culture, c'est « la poursuite désintéressée de la perfection de l'homme »<sup>3</sup>. Après les deux guerres mondiales, cette poursuite de la perfection, cette passion d'améliorer l'homme au contact du meilleur de l'homme, voilà qui ressemblait fort à un rêve idéaliste qui s'était définitivement fracassé contre la réalité. Toute la culture du monde n'avait pu endiguer la barbarie ; Goethe n'avait rien pu contre Hitler. La « haute » culture n'avait pas empêché la pire bassesse et les humanités n'avaient rien pu faire contre l'inhumanité.

\*

---

<sup>2</sup> Cf. M. Arnold, *Culture et anarchie*, p. 31.

<sup>3</sup> Id., p. 40.

Après 1945, on a donc déploré, non sans douleur, l'impuissance de *la* culture à nous rendre plus humains. Il est assez significatif que ce soit également peu après la Deuxième Guerre mondiale, en 1952, qu'un Claude Lévi-Strauss ait écrit, pour l'Unesco, un texte intitulé *Race et histoire*, dans lequel il affirme l'égalité absolue de toutes *les* cultures humaines. Et ce moment cristallise un phénomène qui en Occident semble être allé de pair avec la mise en question de *la* culture : la mise en valeur *des* cultures du monde.

On comprend bien pourquoi. Tout ce que l'Occident avait pu commettre en fait de crimes n'était-il pas l'effet d'une conception raciste de l'humanité, ou, pour le moins, d'une vision impérialiste et hiérarchique des sociétés, des peuples et des civilisations, donc des cultures également ? N'était-il pas temps de reconnaître que *la* culture occidentale n'était qu'une culture parmi d'autres, et qu'elle n'avait pas à se hausser au-dessus *des* cultures ?

Une acception *sociologique* du mot « culture » a donc tendu, dans notre pensée, à se substituer à l'acception *humaniste*. En tout cas, l'on s'est donné pour tâche, en Occident, d'affirmer l'égalité *des* cultures, et, partant, d'étudier les mœurs, les coutumes, les arts et traditions populaires, les manières de voir ou de vivre, les styles, les goûts, les modes de toutes les parties du monde et de toutes les couches sociales, dans une perspective égalitaire et antiraciste. On s'est appliqué à préserver *les* cultures, c'est-à-dire les identités de tous et de chacun, sur toute la face de la Terre.

Cette vision juste et généreuse était en même temps, et par définition, une vision *relativiste*. Car il fallait à tout prix éviter

d'étalonner les cultures, encore plus de décréter que telle culture valait mieux qu'une autre. Matthew Arnold invoquait « ce qui a été pensé et dit de meilleur dans le monde ». Mais ne l'avait-il pas fait pas au nom d'une vision élitiste et caduque ? N'était-ce pas le culte du meilleur qui avait débouché dans le culte du supérieur, avec les plus terribles conséquences ?

Bien entendu, je simplifie à outrance : l'intérêt de l'Europe pour *les* cultures extra-européennes ne date pas du discours de Lévi-Strauss à l'Unesco. On peut même dire que cet intérêt est consubstantiel à l'Europe, au moins depuis Montaigne. Mais il ne me paraît pas excessif de dire que cet intérêt, assorti d'une vision relativiste des cultures, s'est vraiment imposé dans la conscience publique à la suite des deux guerres mondiales.

Cette vision-là, en soi, encore une fois, était hautement respectable, et le demeure. D'ailleurs, je ne crois pas que ce relativisme positif, cette mise en évidence *des* cultures, soit contraire à la croyance en la valeur de *la* culture. Au contraire, même. Les deux peuvent et doivent aller de pair. Car *les* cultures sont les facettes de ce diamant qui s'appelle *la* culture. En d'autres mots, *la* culture, comme « poursuite de la perfection », pour reprendre les mots de Matthew Arnold, n'est pas par essence exclusive *des* cultures, entendues comme ensembles des productions artistiques ou intellectuelles d'une société ou d'une civilisation. Ainsi devrait-on pouvoir continuer à « poursuivre la perfection » même si l'on a cessé de croire que les œuvres de la culture occidentale sont au-dessus des autres.

Mais hélas, ce n'est pas cela qui s'est passé, et comme c'était à craindre, nous avons suivi la pente la plus facile. Nous avons nivelé par le bas, si je puis dire, la pensée relativiste. Le

relativisme positif est devenu relativisme indifférentiste. Sous prétexte qu'une culture, la nôtre, était destituée de sa supériorité, on a destitué du même coup tout effort de culture, toute « poursuite de la perfection ». Et dès lors, le relativisme culturel, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, dans une société devenue hédoniste et consumériste en même temps qu'utilitariste, n'a plus signifié le respect et l'amour de toutes *les* cultures, mais plutôt, hélas, l'oubli de ce que pouvait bien signifier *la* culture, à laquelle toutes *les* cultures contribuent.

En résumé : après avoir déploré l'impuissance de la culture face au mal radical, puis, dans une deuxième phase, reconnu la diversité culturelle, on en venait à une troisième phase, l'abandon pur et simple de la culture. Le relativisme est devenu indifférence ; le respect de toutes les cultures s'est tourné en ignorance de notre propre culture, et plus gravement encore, j'y reviens, en abandon de l'idéal de perfection (ou tout au moins d'expression) de l'homme, cet idéal dont la poursuite est au fondement de toutes les cultures, et singulièrement de la nôtre.

Or il apparaît aujourd'hui que nous ne pouvons plus nous suffire de cet oubli, ni de cette indifférence. Que face à une nouvelle barbarie, nous avons besoin de nous retrouver nous-mêmes, et tout simplement de croire en nous-mêmes. Vous me direz que la cause est perdue d'avance : n'ai-je pas affirmé tout à l'heure que c'était la barbarie même du XX<sup>e</sup> siècle qui avait tué notre croyance en la valeur de *la* culture ? Et je prétends maintenant que c'est le retour à la culture qui va nous défendre d'une nouvelle barbarie ?

\*

Mais c'est que la critique aiguë de la culture, et ce constat terrible de son impuissance, après la Deuxième Guerre mondiale, n'étaient peut-être pas si désespérés qu'il y paraît. Qui sait si *la* culture ne pouvait pas en ressortir épurée, et plus forte ? Et qui oserait dire que « ce que l'homme a pensé et dit de meilleur dans le monde » a cessé de concerner l'homme moderne, l'homme d'aujourd'hui, et ne peut plus l'aider en rien ?

En tout cas, une chose est sûre : le terrible constat d'impuissance de la culture émanait de ceux-là mêmes qui avaient aimé et porté cette culture avec le plus de force, et qui, malgré ce constat – ou à cause de lui – continuèrent de le faire. Je pense à Thomas Mann et à son fils Klaus Mann, qui s'engagera dans l'armée américaine pour combattre une patrie qui le désespère, *et* qui écrira néanmoins d'admirables pages sur l'essence de l'Europe culturelle. Je pense à Paul Celan, qui a arraché la langue allemande à l'indignité poétique. Je pense à Primo Levi chantant la grandeur de l'Ulysse d'Homère. Je pense à Schönberg composant *Le survivant de Varsovie*. Non, décidément, ceux qui ont redouté avec le plus de douleur la faillite de la culture n'ont jamais dit qu'il fallait renoncer à tout humanisme parce que l'humanisme n'avait pu empêcher la barbarie nazie. Finalement, ce n'est pas l'échec de la culture qu'ils ont déploré, mais celui des hommes qui n'avaient pas su la porter assez haut.

Si j'en reviens à notre aujourd'hui, je ne prétends pas que sous le coup des attentats de Paris et d'ailleurs, il faille de toute

urgence se remettre à « croire à la culture ». Cela ne voudrait pas dire grand-chose. Mais nous nous retrouvons en face d'un danger proche, sinon même immédiat, danger qui semblait s'être éloigné dans l'euphorie factice et matérialiste de ce qu'on appela « fin de l'histoire », où l'on croyait, sans y penser vraiment, voir le commencement de la fin des conflits et l'extinction confortable de toute barbarie. Nous savons aujourd'hui ce qu'il en est. Et dès lors, sur le terrain de l'esprit, nous avons besoin, oui, de rassembler nos raisons de combattre, et de renouer, pour ce combat, avec le meilleur de nous-mêmes.

Ce que nous ne pouvons décidément plus reprendre, de la trop belle définition de Matthew Arnold, c'est l'idée de « poursuite de notre perfection *totale* ». Car nous savons désormais que cette perfection totale est décidément hors de portée pour l'humanité. Mais cela reconnu, qui niera l'urgence où nous sommes de *cultiver* « ce qui a été pensé et dit de meilleur dans le monde » ? Et qui pourra prétendre que ce « meilleur » désignait simplement des productions artistiques trop raffinées, réservées à une élite coupée du réel, et ne signifiait pas, au contraire, ce qui doit parler à toute l'humanité, lui donner la plus belle image d'elle-même, devenir le patrimoine de beauté de tous les humains ? Enfin, il n'est pas vrai que le culte du meilleur débouche nécessairement dans le culte du supérieur : la recherche de la qualité n'est pas la quête de la puissance, jamais.

Après les attentats de janvier 2015, à Paris, une déclaration m'a violemment frappé ; elle aura frappé les enseignants que vous êtes, si jamais vous l'avez entendue : il faut comprendre, expliquait doctement un commentateur, que si beaucoup de



jeunes gens sont attirés par les comportements extrêmes, en l'occurrence par l'islamisme radical, c'est que « nous n'avons rien à leur offrir ». Cette formule m'a fait bondir, car je crois profondément que nous avons quelque chose à offrir, aux jeunes et aux moins jeunes.

Mais en un sens, je comprenais ce commentaire : car si le récit (très simplifié) que j'ai fait de notre relation à la culture depuis l'après-guerre a quelque pertinence, s'il est vrai qu'un juste sentiment de la diversité des cultures s'est lentement tourné en oubli de *la* culture et de l'idéal qui la porte et qu'elle porte, il est naturel que nous n'ayons « rien à offrir » aux jeunes générations, comme le disait ce commentateur, lequel semblait d'ailleurs, en prononçant ces terribles paroles, étrangement satisfait de lui-même.

Mais je crois que nous n'en sommes pas là ; nous avons quelque chose à offrir, même si ce quelque chose est un peu dispersé, un peu oublié, un peu difficile à convoquer, à rassembler, à porter. Nous retrouvons l'urgence de l'humanisme, nous sentons la nécessité de réaffirmer la liberté et la dignité humaines, bref, « ce que l'homme a dit et pensé de meilleur », et nous ne sommes pas sans moyens pour le réaffirmer.

\*

Certes, il n'existe aucun moyen de *prouver* par  $a + b$  la nécessité de *la* culture, pas plus aujourd'hui qu'hier, pas plus dans l'urgence des temps douloureux que dans la molle

béatitude des temps qui se croyaient heureux. Mais cette impossibilité n'a rien d'une faiblesse, au contraire. La culture ne se démontre pas, elle se choisit. La « culture » est un choix toujours révocable. Mais la liberté aussi, la bonté aussi, l'homme aussi. *Ce qui est spécifiquement humain, c'est ce qui est toujours discutable et contestable par l'homme même.*

Il faut rappeler pourquoi, parce que c'est très important, et parce que cela nous conduit directement, il me semble, au rôle de l'école. Ainsi que le soulignait Hannah Arendt, l'homme est un être *inachevé* ; inachevé comme espèce et comme individu. Un être affligé ou doué de ce qu'on appelle la « néoténie » ; autrement dit, un être qui n'est presque rien à la naissance, un être qui a par définition la possibilité de choisir ce qu'il sera, et chez qui par conséquent l'éducation et l'instruction sont essentielles. Mais ce que dit Hannah Arendt, un certain Pic de la Mirandole, qui m'est cher, le disait déjà en 1486. Sous sa plume, c'est Dieu qui parle et qui s'adresse à l'homme :

*Je ne t'ai donné ni place qui te soit propre, ni visage achevé, ni aucun don qui te soit particulier, ô Adam, afin que ton visage, ta place, et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. [...] Afin que toi, qui n'es resserré par aucune limite [...] tu te définisses toi-même<sup>4</sup>.*

Bref, ce qui est proprement humain, c'est ce que l'homme *acquiert*, non ce qu'il est à la naissance. Et c'est d'ailleurs parce qu'elles ne sont pas innées, pas nécessaires naturellement, que la culture, ou la liberté, peuvent à tout moment être mises en

---

<sup>4</sup> « Non certam sedem, nec propriam faciem, nec munus ullum peculiare tibi dedimus, o Adam, ut quam sedem, quam faciem, quae munera tute optaveris, ea, pro voto, pro tua sententia, habeas et possideas. Definita ceteris natura intra praescriptas a nobis leges coeretur. Tu, nullis angustiis coercitus, pro tuo arbitrio, in cuius manu te posui, tibi illam praeferis. »

question. Le besoin de liberté et celui de culture ne s'éveillent pas *tout seuls* dans un être humain laissé à lui-même. Nous le savons de science certaine par l'exemple de ces enfants qui ont survécu hors de toute société humaine et qu'on a appelés les enfants sauvages (et auxquels j'ai consacré naguère un petit apologue). Ces enfants-là, élevés avec des loups, sont devenus des loups, non des hommes. Mais en principe, les adultes sont en mesure de ne pas abandonner leurs enfants dans la forêt, et de choisir de les élever comme des humains, non comme des loups. Notre société ne s'est pas dégradée, notre ignorance ne s'est pas épaissie au point que ce choix ne nous soit plus laissé.

Je disais que notre société a quitté l'époque tragique où elle craignait que la culture ne suffise pas à nous sauver, pour passer par une époque ouverte où elle croyait aux cultures plurielles, pour entrer enfin dans une époque fade et plate où elle estimait, sans même y penser, que toutes les cultures se valent, *mais aussi la culture et la non-culture*. Mais à chaque fois, c'est parce qu'elle avait fait certains choix, et que les derniers d'entre eux avaient été, hélas, ceux d'un relativisme paresseux, sous le signe du matérialisme et du consumérisme.

Mais décidément, l'histoire contemporaine nous rappelle impérieusement que nous pouvons faire d'autres choix, et retrouver ainsi le fil de notre humanité, retrouver le chemin vers l'amélioration de l'homme, sinon vers sa perfection. L'histoire contemporaine nous invite à retrouver cette évidence que nous sommes des êtres du choix et de la liberté, et non pas des êtres de l'obéissance à la nécessité. On ne peut pas *prouver* cela, mais on peut le faire *éprouver*.

Oui, éprouver. Ce qu'on appelle la liberté et ce qu'on appelle la culture, ici, ont vraiment partie liée. La liberté, nul être humain ne voudra la perdre dès lors qu'il l'aura connue ou simplement pressentie, dès lors que son parfum, son souffle l'aura touché. Il faut *commencer* d'être libre pour savoir ce qu'est la liberté, mais ce commencement suffit. Il en va de même pour la culture, qui est la sœur de la liberté, puisque c'est elle, précisément, qui nous fait *éprouver* que nous sommes les êtres du choix, non de la soumission. Oui, il faut *commencer* d'être cultivé pour comprendre ce qu'est la culture, et pour la désirer alors comme le bien le plus précieux. Mais ce commencement suffit.

\*

Dans mon essai qui vient de paraître, et qui a été écrit sous le coup des attentats de Paris, je cite un texte de Camus, trop peu connu, qui fait le lien entre création et liberté. Je veux dire : entre création *artistique* et liberté *concrète*. Donc, forcément, entre culture et liberté. Il s'agit de « Remerciement à Mozart », écrit en 1956, à l'occasion du bicentenaire de la naissance du compositeur, et qui me semble, comme bien des textes de Camus, passablement prémonitoire de notre temps. Permettez-moi de vous le lire, avant de le commenter un peu :

*« Il est bon de rappeler que le génie de la création est, lui aussi, à l'œuvre dans une histoire vouée à la destruction. L'Europe, contestée aujourd'hui dans sa puissance mécanique, imitée pourtant dans ce qu'elle a de pire par ceux-là mêmes qui l'assiègent, n'a jamais été*

*contestée ni égalée dans ce qu'elle a de plus grand, et qui rayonne dans l'œuvre de Mozart. [...]*

*Pourquoi ? Écoutez les mesures triomphantes qui accompagnent les entrées de Don Juan. Il y a dans le génie cette indépendance irréductible, qui est contagieuse. Elle annonce d'avance qu'une certaine sorte d'esprits ne se pliera jamais qu'à une solidarité consentie, et à cette libre obéissance qui seule fait avancer l'histoire<sup>5</sup>. »*

L'Europe « contestée aujourd'hui dans sa puissance mécanique, imitée pourtant dans ce qu'elle a de pire par ceux-là mêmes qui l'assiègent » : on ne peut pas ne pas penser à l'usage que les djihadistes font de la technique occidentale.

La suite du texte vous a peut-être paru discutable, mais elle n'en est que plus intéressante. L'Europe, « jamais contestée *ni égalée* dans ce qu'elle a de plus grand », dit Camus. Ce « ni égalée » semble faire preuve, en 1956 encore, d'un européocentrisme ou d'un sentiment de supériorité qui nous paraît aujourd'hui dépassé, ou déplacé, « culturellement incorrect ». Mais ce que Camus veut dire, je crois, c'est que la culture européenne est porteuse d'une conception de la personne humaine et de sa liberté qui lui est spécifique.

Cette question de la spécificité européenne est des plus délicates, et peut aisément prêter à malentendu. C'est une question que j'ai tenté de débattre ailleurs, et sur laquelle je ne peux pas m'attarder ici<sup>6</sup>. Mais je ne crois pas scandaleux ni

---

<sup>5</sup> Cf. A. Camus, *Remerciement à Mozart*, in *Œuvres*, La Pléiade, vol. III, 2008, pp. 1078 et 1080.

<sup>6</sup> On pourrait peut-être risquer l'idée très approximative que la culture européenne ou « occidentale » est porteuse d'une idée de la *liberté active* tandis que la culture « orientale » est plus spécifiquement porteuse d'une idée de la *beauté contemplative*.

mensonger de dire, avec Camus, que la culture européenne a porté plus haut que toute autre l'idée de personne et celle de liberté. Or, sa responsabilité, aujourd'hui, est moins d'expier une fois de plus tous les crimes, avérés, qu'elle a pu commettre contre ces idées, que de leur redonner, de toutes ses forces, vie et dignité. Quand elle a piétiné la personne humaine et la liberté qu'elle avait elle-mêmes promues, c'est l'œuvre de ses mains qu'elle a détruite. C'est à elle, à elle d'abord, de la reconstruire.

Et je reviens à ce texte de Camus sur Mozart, qui mérite encore d'autres commentaires. La culture européenne, dit Camus, n'a « jamais » été « contestée » dans ses expressions les plus nobles. Voilà qui peut aussi se discuter : en tout cas, peu après le moment où ces lignes furent écrites, la révolution culturelle de Mao « contesta » bel et bien la culture européenne, et avec quelle violence, décidant que toute musique occidentale était à bannir et tous ceux qui la jouaient, à punir. Cependant, cette folie n'eut qu'un temps. Nous savons en revanche qu'aujourd'hui, la nouvelle barbarie islamiste *conteste* en effet les grandes créations européennes, mais avec elles, toutes les grandes créations artistiques mondiales. Les bouddhas de Bamyân ou les statues du musée de Mossoul ne valent pas mieux, aux yeux des djihadistes, que la musique de Mozart. Tout cela est non seulement « contesté » mais honni et détruit, autant que faire se peut, comme œuvre du diable.

C'est dire que depuis le moment où Camus écrivit son texte, la situation s'est aggravée. Raison de plus pour écouter ce qu'il veut nous dire, quand il écrit : « Il y a dans le génie cette indépendance irréductible, qui est contagieuse. Elle annonce d'avance qu'une certaine sorte d'esprits ne se pliera jamais qu'à

une solidarité consentie ». Autrement dit, la liberté d'une *musique*, donc d'une œuvre d'art, nous parle de liberté *politique*. Non, elle n'en parle pas, elle l'incarne, elle l'est.

À la suite du texte de Camus, je fais appel, dans mon livre, à un texte de Paul Valéry, que le poète écrivit au moment de la libération de Paris, et qui s'intitule : *Respirer*. Il commence par ces mots : « La liberté est une sensation. Cela se respire. L'idée que nous sommes libres dilate l'avenir du moment<sup>7</sup> ». Permettez-moi de citer cette fois le bref commentaire que je fais à ces lignes :

*« Là où Camus parlait de contagion, Valéry parle de dilatation : comme le sourire est contagieux, l'air pur dilate les poumons. Non, rien ne "prouve" que la musique de Mozart nous parle de liberté et nous aide à marcher libres. Mais la liberté ne se prouve pas, ni la musique. Elles s'éprouvent l'une et l'autre, et de même leur union, dont nul ne songe plus à douter s'il en a fait une seule fois l'expérience. »*

Cette expérience, c'est celle de la culture. La culture n'a de sens que dans cette expérience. Je ne prétends évidemment pas que, même dans cette acception sens très élargie que je veux lui donner, la culture soit la seule voie qui permette aux humains de conquérir leur humanité, ou de la réaffirmer contre les barbaries présentes et futures. « L'éducation du genre humain », pour reprendre la formule de Lessing, passe aussi par la morale ou la religion (du moins tant que celle-ci n'est pas

---

<sup>7</sup> Cf. Paul Valéry, « Respirer », in *Œuvres*, tome II, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1960, p. 1157. Paru d'abord dans le *Figaro* du 2 septembre 1944.

l'ennemie de l'homme), par l'apprentissage du civisme, par le simple respect d'autrui et de soi-même. Et il va de soi que des gens sans culture au sens courant du terme (c'est-à-dire sans familiarité avec le monde de la pensée ou de l'art) peuvent être profondément « humains » et en remontrer sur ce point à des gens dits « cultivés ». Mais il ne va pas moins de soi que la vraie culture, si elle passe par « les humanités », est d'abord quête de *l'humanité*, et n'est donc jamais détachée du souci éthique. C'est d'ailleurs bien pourquoi, lorsque la barbarie nazie l'a mise en question, elle mettait en question du même coup toute l'âme humaine. Et aujourd'hui, c'est bien l'homme tout entier qui est agressé par la nouvelle barbarie, et c'est cet homme-là, avec sa liberté, qu'il faut réaffirmer en face d'elle.

Mais comment faire découvrir la liberté et la culture, comment les enseigner ? D'ailleurs, sont-elles enseignables ? La culture est-elle un savoir ? Si la culture est quelque chose d'indicible et qui s'éprouve sans se prouver, comment faire pour y accéder, et surtout pour y faire accéder les autres, notamment les élèves ? Est-ce en leur dispensant chaque jour une heure d'humanisme obligatoire ?

Non, bien sûr, mais je crois que la *proposition* constante et progressive, aux élèves, des œuvres humaines dignes de ce nom, c'est-à-dire des créations nuancées, différenciées, étrangères à tous lieux communs comme à toute tentative de séduction et de prédation des esprits, cette simple proposition vaut toutes les démonstrations et toutes les professions de foi. Elle permet de découvrir petit à petit ce qui, dans les œuvres humaines, n'est pas à *consommer* mais à *recevoir*. Ce qui est à consommer, par définition, n'est plus rien lorsqu'on en a fini avec lui. Ce qui est



à recevoir se donne à nous sans jamais se perdre, et n'a jamais fini de nous enrichir. La consommation est passive, la réception est active ; elle exige que l'esprit et l'âme soient en alerte. Mais alors, elle les enrichit immensément, inépuisablement.

Vous savez tout cela mieux que moi. De même, ce n'est pas à vous que j'apprendrai cette vérité première : l'enseignant est un médiateur. Il permet aux élèves de pressentir que le monde, avant eux et autour d'eux, a accumulé des trésors de pensée, de beauté et d'exigence, et que ces trésors, ils peuvent se les approprier ; *que tout ce qui est grand est aussi ce qui est à leur portée, précisément parce que cela est grand, c'est-à-dire fraternel*. L'élève alors découvre peu à peu que dans la mesure où il croit en la valeur d'autrui, il peut croire en sa propre valeur. Plus il sentira la force des œuvres des autres humains, ceux qui l'ont précédé dans la vie, mieux il pourra croire en lui-même, à ses propres forces, à sa propre puissance de liberté. Et quand ce sera son tour d'être un adulte, il va permettre à ses propres enfants de croire en eux-mêmes. À quoi bon la culture ? À faire que l'humanité, digne de ce nom, continue.